

Jean Libaude

Le Passage

Pour Gabrielle, ma fille,

On dit que chaque poète a une muse. Je ne prétends pas être poète, ni même écrivain. Mais pour toute action qui demande un effort, il faut un déclencheur.

J'ai voulu mettre sur papier certains souvenirs. Ce n'est pas là mon histoire, ni mes mémoires. Seulement la relation de certains événements de ma vie et de mon passage à l'âge adulte, qui sont profondément imprimés dans ma mémoire et qui continuent encore aujourd'hui à me hanter.

C'est Gabrielle qui par ses incessantes questions a contribué à ma décision de mettre ces souvenirs sur le papier. Bien sûr si ce livre lui est dédié, je n'oublie pas pour autant mes autres enfants, Gwenaëlle, Antonin et Baptiste, ainsi que mes proches et tous ceux qui voudront bien s'intéresser à sa lecture.

Jean Libaude
Le Passage

© 2010, Jean Libaude
auto-édité
jean.libaude@wanadoo.fr

Sommaire

Deux, deux.....	9
La traversée.....	15
La Blessure.....	21
Une boule de neige.....	25
Les premiers pas.....	29
Mongré.....	35
La renaissance.....	41
Et après.....	45

Deux, deux...

« Deux ! Deux ! Il reste deux places. » L'homme traversait les barrières du comptoir improvisé, la main levée avec les doigts en V, confirmant ainsi ce qu'il criait. « Deux places pour Toulouse, il y a encore deux places pour Toulouse ». Le matin était à peine levé, la lumière et la chaleur commençaient à monter. Le bras dressé laissait déjà apparaître une large tâche de sueur sous la chemise blanche.

L'homme arrivait à hauteur de la file désorganisée et compacte que nous formions. Cela tenait davantage de la bousculade que des files d'attente bien organisées d'aujourd'hui. Et puis de la file d'hommes, de femmes, d'enfants de tous âges et conditions, encombrée du pêle-mêle des valises, des sacs, des cabas enchevêtrés, émerge tout à coup un autre bras qui se lève : « moi, moi, ici, ça nous intéresse ». C'est un homme encore jeune. Sa femme est là à côté de lui. Ils se regardent l'air perdu et interrogateur : « Toulouse ? Tu connais ». Le visage de l'autre répond « non,..... mais..... ».

Et puis, surpris que les choses aillent si vite pour eux à peine arrivés à Maison Blanche, ils sortent du groupe avec leurs valises, chacun une, énorme et débordante, et suivent l'homme qui a maintenant cessé de crier et explique véhémentement « l'avion part dans une demie heure, dépêchez vous », tout en retraversant les barrières du comptoir.

On s'écarte pour les laisser passer en les regardant, envieux, craintif et quelque peu admiratif de les voir ainsi sauter le pas. On sait que l'on va partir, traverser la mer, de manière inéluctable et irrémédiable et plus vite ça se passera mieux ce sera. Et en même temps on espère aussi que tout cela n'est pas vrai que c'est un mauvais cauchemar. Partir ainsi aussi vite c'est échapper à une longue attente et en même temps ça va si vite, trop vite.

L'arrachement est déjà assez dur comme ça.

En voilà deux en tout cas pour qui les affres de ces questions ne se poseront pas. On les voit disparaître dans les profondeurs de l'aéroport rejoindre leur avion désormais plein, pour Toulouse. Je ne sais pas qui étaient ces gens et je ne sais pas non plus s'ils sont toujours à Toulouse. Mais voilà comment deux personnes se sont retrouvées en à peine quelques heures dans une ville qu'ils ne connaissaient pas avec deux seules valises, déracinés, loin des leurs, perdus comme eux dans la mêlée, brutalement privés de contact. Un vrai coup de hache.

Pour nous, c'était juste le début de l'épreuve, comme un long rite initiatique pour devenir, de l'autre côté de la mer, des « rapatriés ».

Tout avait pourtant commencé quelque jours plus tôt non pas dans la sérénité mais dans le calme, comme un événement grave dont on sait qu'il va survenir, inéluctablement. Mais comme toujours, bien que l'on s'y attende, on ne peut totalement échapper au choc, à la frappe brutale qu'on imaginait amortir en s'y préparant, en s'accommodant avec elle par avance.

Le vendredi 1er juin, mon frère était arrivé au Collège Charles de Foucault, comme tous les matins. Il me saluait toujours en arrivant. J'étais pensionnaire, il était demi-pensionnaire, cela nous faisait deux vies différentes mais cependant pas tout à fait. Et ce bonjour matinal en témoignait. Pierre me donnait les nouvelles de la famille et de notre sœur Anne-Marie et j'aimais ce moment-là, cette reprise de contact qui me ramenait tous les matins à la maison.

« Papa a dit qu'il faut que tu prépares toutes tes affaires pour ce soir, il viendra nous chercher en voiture. Nous allons partir en France. » J'étais abasourdi par cette décision. Et pourtant elle faisait partie des conversations de tous les jours entre pensionnaires « quand allions nous partir ? » La plupart jugeait ce départ certain, d'autres moins nombreux prétendait que bon ce n'était pas fini, en tout cas pas encore, qu'il fallait y croire et que l'histoire n'était pas terminée. Mais chaque jour un nouveau départ de camarade ou de quelqu'un proche du Collège, les informations de la radio

d'Alger faisaient tomber un pan de plus des ces certitudes et inexorablement le camp des optimistes s'amenuisait.

La journée se déroula normalement. Les cours avaient repris comme à l'habitude après les longues interruptions des mois précédents. Le cessez-le-feu avait sonné comme un nouveau départ de la vie, les choses reprenaient leur cours ou tout au moins faisaient semblant. Les Européens retenaient leur souffle et observaient les événements. L'inquiétude et la peur montaient doucement, renforcées par les anecdotes qui se racontaient sur l'insécurité et le danger réels ou non qui se développaient depuis l'annonce de l'indépendance. On racontait des scènes tragiques à Alger de gens qui jetaient leurs meubles par les fenêtres ou qui brûlait leur voiture sur la route de l'aéroport pour ne rien laisser en partant de ce qui avait été leur vie et qu'il ne pouvait emmener avec eux. Et cependant une relative insouciance régnait dans la cour. On n'imaginait pas que de telles choses puissent nous arriver !

J'annonçais aussitôt la nouvelle à mes camarades qui ne semblèrent pas plus émus que ça. J'allais voir le Directeur qui comprit immédiatement et le Surveillant Général qui me demanda aussitôt quels livres je voulais comme prix car il ne les avait pas encore achetés pour la fin de l'année scolaire et mon départ précipité l'obligeait à courir les librairies de Constantine immédiatement. Je me souviens lui avoir demandé un Atlas et il me l'apporta le soir, avec « vingt milles lieues sous les mers » de Jules Verne. J'ai toujours, conservé précieusement, cet Atlas, avec ses cartes démodées de l'AOF et de l'AEF.

A la récréation de 16 heures je montais préparer mes affaires. Il n'y avait pas ou plus grand chose car l'approche des vacances me faisait laisser chaque dimanche davantage d'affaires à la maison. Les livres et cahiers constituaient le plus gros : mon dictionnaire latin, mes dictionnaires arabes en particulier devaient me suivre. Je rejoignais ensuite l'étude calme et silencieuse comme d'habitude. Rien de différent d'un jour normal. Et pourtant, je le ressentais très fortement, c'était le jour des « dernières fois ». A mesure que l'heure passait, l'angoisse du départ montait. Ma gorge

s'étrangla lorsque je refermai la porte derrière moi en partant. Mon au revoir fut à peine compréhensible de mes camarades et c'est la dernière vision qui me reste d'eux encore aujourd'hui.

Sur le chemin de la maison la 2 CV est arrêtée par des gendarmes mobiles qui bien entendu fouillent de fond en comble la voiture et toutes mes affaires. Mes valises sont ouvertes sur le trottoir, peut être que mes livres les intéressent ? Après tout ils ne doivent pas en voir souvent ! Ça vous étonnera, mais on ne trouve rien ! Juste une petite humiliation avant de regagner la caserne. Ces Européens, on les déteste tellement.

A la maison j'ai les explications du voyage. Mon père a demandé à sa Banque d'être muté en France. Celle-ci est d'accord mais compte tenu du nombre de demandes, ce n'est pas avant deux ans. Donc on part, car qui peut être sûr désormais qu'il rentrera le soir chez lui ? La Banque néanmoins consent un effort devant la situation : les femmes et les enfants peuvent être rapatriés en France et seront accueillis dans le centre de vacances de Narbonne-Plage, colonie où mon frère et moi avons déjà passé tous ou presque de nos étés. Et tout ça c'est pour le 4 juin, après-après demain. Nous devons donc nous préparer rapidement pour prendre ce vol à Alger et saisir la chance de partir sans encombre. Mon père nous rejoindra plus tard. Une fois arrivé dans le centre de vacances, on ne sait plus. On verra bien, mon père cherchera du travail et nous irons dans une autre école. Ce sont les grandes lignes, mes parents ni personne ne peuvent en dire plus, nous partons vers l'inconnu.

A table le soir, bizarrement on ne parle pas de ce départ imminent. Mes parents veulent sans doute protéger ces dernières heures. Le lendemain une idée nous saisit mon frère et moi. Nous avons dans le jardin du raisin en treille qui court tout au long du grillage. L'hiver dernier mon père a fait venir l'homme à tout faire du Collège qui s'y connaissait : il a taillé, sulfaté, bêché tant et si bien que cette année le raisin est magnifique. C'est du raisin de table et en ce début de juin il est déjà mûr. Toute la journée mon frère et moi récoltons les grappes généreuses aux grains noirs et lustrés. La table de la cuisine en est entièrement couverte. C'est la grande distribution aux

voisins, aux passants. Sans nous concerter mon frère et moi avons pensé que vraiment il ne fallait pas leur laisser aussi ça et que c'était à nous de profiter de notre travail. Le soir tout est ramassé ; il ne reste plus rien sur les treilles désormais à l'abri des convoitises des gamins du quartier.¹

Pendant que mon frère et moi jouons aux vendangeurs, mes parents entassent des affaires de toutes sortes dans d'immenses valises. Ce qui est précieux est emporté, mais l'espoir est que nos affaires pourront être déménagées. Six énormes valises sont ainsi bourrées et constituent désormais le patrimoine familial. Ma mère en plus de ces bagages déjà encombrant conserve près d'elle trois sacs à main remplis des affaires les plus précieuses à nos yeux et surtout des papiers. Le lendemain dimanche, vers le milieu de l'après-midi, c'est le départ vers le nouvel aéroport d'Aïn-El-Bey. Le cousin Yves nous a accompagnés, pour nous dire au revoir mais surtout pour emmener nos valises car la 2 CV n'y suffisait pas. Bien sûr nos bagages excèdent largement les poids autorisés et mon père négocie âprement pour parvenir à embarquer les excès de bagages sans excès de dépenses. Et puis décollage.

Voilà comment nous avons laissé Constantine, bien que ce ne fût pas le plus dur. Nous n'étions dans cette région que depuis deux ans et les attaches bien que nombreuses n'y étaient pas encore très fortes. Et puis surtout, ce n'était là que le début, ça pouvait encore ressembler à un départ en vacances (bien que les valises eussent été moins nombreuses et moins lourdes) avec un peu de mauvaise foi et d'aveuglement.

¹ *Des années après j'ai reparlé de ces vendanges à mon père. Il ne s'en souvenait plus.*

La traversée

Arrivée à l'aéroport de Maison-Blanche à Alger. M. Felicetti, un des nombreux amis-cousins ou cousins-amis que possède mon père à travers le monde, nous attend. Je ne sais pas comment il fait mais il y a toujours quelqu'un à aller voir quand nous sommes quelque part. Il est de Rouïba. Il nous emmène aussitôt là-bas dire au revoir à mes grands parents.

Au bout de la rue à l'entrée du village, la maison est silencieuse, la grand-mère pleure sous la tonnelle ; elle est effondrée car elle ne semble plus comprendre ce qui se passe. Ses enfants partent en France et elle est bien sûre que c'est un vrai départ. Que va-t-elle devenir elle ? Et sa maison ? Faudra-t-il aussi qu'elle et son mari s'en aillent ? Mais la France, elle ne la connaît pas, elle n'y est jamais allé, elle n'y a aucun lien et de fait n'en a jamais eu car elle est mahonnaise. Quant à mon grand-père en dehors d'y être parti faire la Guerre (La Grande Guerre, celle de 14-18), il n'y est jamais allé non plus. Un monde s'écroule où tout était écrit, avec sa routine peut-être mais un immense sentiment de sécurité qui vous assure que quoiqu'il puisse subvenir, les vôtres sont toujours là près de vous pour vous soutenir.

Le monde qui paraissait s'ouvrir désormais à nous était un grand trou noir rempli d'incertitude et de peut-être et surtout de l'espoir que chacun y mettait. A ce jeu la jeunesse était certes vue comme un atout, mais elle était peut-être aussi la première raison de partir. C'est dans les larmes que nous repartons vers Alger.

La route Moutonnaire qui conduit vers Alger longe par endroit la mer. Seule une étroite bande de terre sépare alors la chaussée de la plage. Ce jour-là cette bande de terre est encombrée de véhicules, brûlés pour certains, de meubles, de tout un tas d'objets mis au rebut. Un véritable bric-à-brac

abandonné là par désespoir et par rage avant de partir vers l'aéroport ou le port voisins. Ainsi les rumeurs du Collège n'étaient pas infondées ! Le départ avait ici déjà pris ici un tour dramatique ; la tragédie, peu à peu, s'était installée.

La tragédie, elle était dans l'air. Le silence pesait dans cette ville si bruyante et animée à l'ordinaire. Dans les restaurants, les hôtels, les taxis, les gens parlaient à voix basse, comme dans une maison endeuillée. On racontait les événements des dernières semaines, le cessez-le feu, les manifestations et toujours les attentats, les morts. La lassitude dominait, l'amertume de la défaite aussi, mais le soulagement d'en finir était évident, même s'il se traduisait dans l'immédiat par le déchirement de l'abandon. Tous parlaient de partir, de quitter le Pays.

La nuit fut courte. Le lendemain matin nous arrivons en taxi devant le siège de la Banque à Alger. Un car nous attend. D'autres familles sont déjà là, prêtes à partir elles aussi. Et des valises, des montagnes de valises qui encombrant l'entrée et tous les accès. Nous sommes quelques jeunes et nous nous attelons à la tâche de dégager le passage et regrouper tous les bagages. Une fois ici et une fois là car bien entendu ça, ne va pas, ça ne va jamais, ça ne peut pas aller. Il y en tant que partout où on les entrepose ils gênent. On finit par les monter sur le toit du car avec l'aide du chauffeur et nous partons.

Le car file en direction de la mer, tourne vers la droite le long de la côte en direction de l'aéroport. Nous ne sommes pas seuls. Partout des files de voitures qui elles aussi se dirigent vers Maison Blanche. Des embouteillages sans fins et des véhicules parkés partout en tout lieu, abandonnés là par ceux déjà partis. Le chaos. On pressent que l'accès à l'aéroport ne sera pas facile et je commence à penser que peut-être ça ne sera pas pour aujourd'hui. La chance nous sourit enfin : l'aérogare est en vue. Mais un dernier barrage de CRS se dresse au travers de la route et nous empêche de poursuivre. C'est la fin, nous n'irons pas plus loin. Un CRS monte dans le car et nous demande qui nous sommes. « Un groupe de familles d'employés de la Société Marseillaise de Crédit ». « Ah ! » répond-

il alors, avec un accent marseillais prononcé, « si y a le mot Marseille dedans, c'est bon ! Allez-y ». Et le car poursuit sa route. C'est comme cela que nous sommes passés. Il fallait un argument, n'importe lequel pour faire semblant que la situation était sous contrôle !

Nous étions à peine débarqués du car, entassés déjà en file d'attente, au premier comptoir qui contrôlait l'entrée dans l'aérogare qu'un employé d'Air Algérie, soucieux de remplir son avion, venait proposer deux places immédiates pour Toulouse. Deux candidats se sont manifestés, les autres devront passer par la moulinette du chaos nouvellement mise en place. Mais pour le moment personne ne le sait. Les temps sont durs mais personne n'imagine combien le futur le sera plus encore.

Notre responsable entre aussitôt en explications, négociations, supplications avec les cerbères de l'entrée, qui n'en peuvent mais... Laisser entrer des passagers plus rapidement qu'ils ne partent cela n'est juste pas possible, surtout que l'aérogare est déjà plein. Mais d'un autre côté la pression est tellement forte ! Le flux des nouveaux arrivants est incessant et ce n'est pas pour ça que les avions décollent plus vite. Pendant ce temps nous déplaçons la pile des bagages une fois, deux fois ... Nous avons même le renfort d'un porteur de l'aérogare, un musulman. Nous le refusons tout net et en des termes peu amènes. Ça suffit comme ça de partir, mais nous n'allons pas en plus supporter qu'on nous y aide ! Surtout un musulman. Les plaies sont encore ouvertes.

Finalement, c'est le triomphe ! Nous pouvons entrer. C'est un soulagement, nous avons le sentiment que ça y est le décollage est pour bientôt. Mais attendre dehors ou dedans c'est en fait assez peu différent, en dehors du confort relatif. Surtout que l'attente se prolonge et qu'elle s'annonce dès le départ sans terme final bien défini. Chaque heure, on promet un départ prochain, peut-être même pour l'heure suivante. On voit ainsi passer midi, l'après-midi, le soir, la soirée et la nuit tombe.

Des lits de camps sont installés dans le hall, les familles se regroupent et chacun organise sa nuit. Qui peut dormir ? Des gardes armés

circulent entre les lits, mitraille au poing comme si nous étions de dangereux malfaiteurs. Mon frère et moi avec un autre garçon que nous connaissions pour avoir passé du temps avec lui en colonie de vacances, nous restons ensemble à discuter. Et puis nous nous enhardissons à sortir de l'aérogare. Les policiers qui nous gardent sont assez bonhommes et nous laissent passer malgré l'interdiction. Ils savent et nous comprennent. L'air est doux en cette fin de printemps. Une légère brise souffle et des embruns s'échappent des jets d'eau du bassin de l'aérogare. Ils fonctionnent encore, cela me surprend et je trouve cette image surréaliste. Quelqu'un a oublié de les fermer ? Dans cette ambiance ces jets d'eau et ce bassin ont l'air inapproprié, comme un luxe, un plaisir, un agrément auquel les candidats au voyage de ces jours ne sont pas sensibles. Pourtant je n'oublierai jamais la douceur des embruns sur mon visage dans l'air chaud de cette nuit. Ma dernière nuit en Algérie. Ce souvenir composé de petits riens futiles est gravé dans ma mémoire de manière indélébile.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi le lendemain 5 juin qu'on nous annonce notre vol. Le DC 4 d'Air Algérie est plein comme un œuf, de passagers et de bagages. Je suis épuisé, j'ai du mal à garder mes yeux ouverts après la dernière nuit blanche. Mais je lutte et je peux apercevoir en bout de piste juste après le décollage les maisons de Rouïba. Je pense même voir la maison de mes grands parents. C'est ma dernière image de l'Algérie, je tombe de sommeil et ne me réveille qu'au dessus des Baléares, comme si il fallait aussi dire Adieu à ces îles dont est issue une partie de notre famille.

Nous atterrissons à Marignane en début de soirée. Là encore il y a foule, les arrivées d'avion en provenance d'Alger sont continues. Les passagers se pressent autour des distributeurs de bagages. Les bagages, c'est un souci permanent ! Nous n'avons plus que cela et il n'est pas question de les perdre. Nous avons enfin récupéré notre lot, rejoint notre groupe lorsqu'un dernier incident se produit : un petit garçon de 4 à 5 ans échappe à la surveillance de ses parents et se prend la main entre le rouleau et la bande de caoutchouc du distributeur. Sa main écrasée est en sang, on se précipite, on l'entoure. Le sort déjà cruel s'acharne sur lui et sa famille. Je ne sais

même pas pourquoi je vous raconte ça. C'est un non-événement et pourtant c'est un fait marquant pour moi de notre traversée.

Le lendemain après une nuit à l'hôtel, un car affrété par la Banque conduit le groupe à Narbonne-Plage dans le centre de vacances qui sert normalement pour les colonies des enfants des employés. Les plus grands des enfants sont séparés de leur mère et logent dans les dortoirs du centre. Pour nous ça ressemble à nos colonies précédentes, sauf que lorsque nous allons à la plage nous rencontrons des écoliers qui vont encore à l'école. Non ce n'est pas la période des vacances et nous ne sommes pas en colonie. Nous démarrons doucement une autre vie en commençant par la case « rapatriés ».

Rapidement nous sommes confrontés aux premiers actes de racisme envers les Pieds-noirs. On nous insulte à la plage, des idioties « vous venez manger notre pain, retournez chez vous, sales colonialistes etc.. » slogans tout faits, prêts à servir qui montrent que dans les familles on a du discuter fort et sans nuance contre ces sales petits cons de Pieds-noirs qui ne voulaient pas finir la Guerre et laisser revenir en France notre fils qui est là-bas pour défendre leurs privilèges. Nous restons sourds bien sûr à ces considérations mais nous nous sentons blessés. Hélas pour nos agresseurs nous avons parmi nous un grand adolescent plutôt costaud et dont l'esprit sans nuance en fait notre défenseur attitré. Sur la plage il va à leur rencontre, prêt à en découdre. Et c'est pour eux la retraite qui consacre notre triomphe de « guerre des boutons ». Ça n'est peut-être pas très glorieux, mais ça fait du bien ! J'aurai par la suite l'occasion et à maintes reprises, et jusqu'à encore aujourd'hui (c'est étonnant, non ?), d'être confrontés à de tels comportements racistes et haineux à notre égard. Je n'ai plus eu le support de notre camarade costaud mais je ne suis jamais resté sans réagir, avec le réel plaisir de voir l'interlocuteur s'enfermer avant de lui dire que moi aussi je suis Pied-noir. Quel bonheur de voir alors la décomposition de son visage ! Aussi les Pieds-noirs y trichent !! On ne peut pas les distinguer rien qu'en les voyant. Ils avancent masqués les perfides!!

La Blessure

Voilà, c'est comme ça que je suis arrivé en France, moi et des milliers d'autres. Ce fut un événement marquant dans ma vie, qui signera la fin de mon enfance bien qu'à l'époque je ne le savais pas. Partis des rives d'Algérie enfants nous sommes arrivés en France à l'entrée de l'âge adulte. Les liens qui nous enracinaient comme pour tout individu dans nos villes et nos villages natals, furent brutalement coupés pendant cette traversée. Oui, ce fut un vrai traumatisme, en tout cas je le ressens comme ça.

Mon frère et moi n'avons jamais reparlé de ces événements et pourtant je le sais ils sont aussi très présents dans son esprit. Mais en parler nous apprendrait quoi ? Ce que nous savons c'est que l'évocation de ces souvenirs est douloureuse et nous préférons l'éviter. Cela fait partie du domaine intime et seuls quelques proches peuvent tenter d'y accéder. Les Pieds noirs ne parlent que rarement entre eux de leur retour. Tous ont vécu des heures dramatiques et leur départ en avion ou en bateau fut une véritable épreuve pour chacun d'eux. Lorsque deux Pieds noirs se rencontrent c'est à peine si le sujet est évoqué. Une fois dite la période où l'on a traversé, le reste est connu. Et, on ne veut pas poursuivre, parce que ce n'est que souffrance.

Les français de France eux veulent toujours savoir. Ils sont curieux comme s'ils voulaient vérifier que l'histoire qu'ils ont passivement laissé se dérouler était vraiment tragique. Mais s'il vous plait si vous voulez nous faire plaisir, ne posez pas de questions, laissez nous tranquilles avec nos souvenirs, laissez nous taire nos souffrances.

Souvent si on me demande d'où je suis originaire je réponds que je suis du Mans. Comme ça je suis tranquille. La situation est « normale » pour mon interlocuteur et n'appelle pas de question supplémentaire. Il

m'arrive aussi mais de manière plus ironique de répondre « je suis du Nord » et je ne précise pas de quel Nord. Mon interlocuteur croit que je viens de la région de Lille ou d'Amiens bref de là-haut. Ce n'est là qu'un demi-mensonge puisque notre ancêtre, celui qui a fait souche en 1850, venait de la Somme. Et là aussi la stratégie fonctionne, j'échappe aux questions.

Bien sûr chacun de nous a fait sa vie et a évolué avec son caractère, ses envies, ses passions, ses secrets. Mais tous ceux qui ont quitté leur pays adolescents ont gardé au fond d'eux cette douleur. Oh ! Personne ne la voit. Mais nous savons nous qu'elle est là et qu'elle a marqué leur vie et continue à la marquer. Cette souffrance qui pourrait très bien n'être qu'une composante mineure si elle était vécue individuellement, est d'autant plus forte qu'elle a une dimension collective. Les mêmes événements ont été vécus par des milliers d'autres, ils ne peuvent passer inaperçus, même si collectivement c'est le grand silence. Tout cela reste enfoui au creux des mémoires, caché même aux proches car en plus du malaise ressenti à toute évocation, on se dit aussi : «qui peut comprendre ? ».

Je me souviens d'avoir rencontré un Pied noir un soir à un dîner chez une des amies de ma fille ainée. Son amie avait aussi ses parents chez elle. La conversation tourne normalement durant la soirée. Pas question d'Algérie, ni de Pieds-noirs durant tout le repas. Et puis nous allons partir lorsque l'amie de ma fille me dit : «mais mon père aussi est né en Algérie, vous n'avez même pas parlé de ça ! ». J'en suis tout étonné, rien ne m'avait fait deviner chez cet homme de mon âge qu'il était lui aussi de là-bas (et pourtant je suis sur ce point plutôt perspicace habituellement). Je le vois alors, l'air gêné, les yeux baissés : « Oh, mais je n'aime pas parler de tout ça ».

Il me dit oui qu'il est né à Alger et que lui aussi est revenu en 62. Je vois bien qu'il parle contre son gré, à petites phrases. Il est embarrassé et gêné. Sa fille intervient encore : « mais il ne dit jamais rien, il ne nous a jamais rien raconté ». Elle comptait en fait un peu sur moi pour parler avec son père, le faire parler un peu, apprendre ce qui avait été sa vie, son

passage.

C'est vrai j'ai moi-même le sentiment de n'être pas bavard sur ce point, mais enfin je pense en avoir raconté un peu à mes enfants. Un petit minimum. Mais cet homme avait conservé intact le traumatisme de la fin de son enfance. Il ne voulait même plus évoquer ses souvenirs d'Algérie tellement c'était douloureux pour lui. Cette partie de sa vie, il voulait l'oublier définitivement. Ses enfants ne pouvaient pas comprendre.

Bien sûr en dehors de quelques généralités, nous ne sommes pas rentrés dans les détails. Il ne voulait pas parler et moi je n'avais pas envie de le faire parler. La soirée s'est terminée rapidement. Des années après, je me souviens encore avec émotion de cette rencontre et de la souffrance de cet homme.

Une boule de neige

J'ai tout récemment, après avoir commencé à écrire ce récit, rencontré lors d'un voyage professionnel un ancien camarade de collègue que j'avais connu de 1959 à 1962. Je l'ai retrouvé par hasard par le biais d'un site Internet sur Constantine et ses écoles (quel dommage qu'en 1962 Internet n'existait pas !!). 48 ans que nous ne nous étions pas rencontrés ! Nous avons déjeuné ensemble dans un petit restaurant de la Baie des Citrons à Nouméa. Nous nous sommes reconnus tout de suite malgré les années et ce fût un réel bonheur. Alors nous avons parlé et évoqué des souvenirs de Collège parfois oubliés. Et puis aussi notre histoire en France, comment nous avons bâti notre vie, ce que nous sommes devenus. Notre itinéraire en un mot.

Nous parlons, parlons pendant tout le repas et même après. Le serveur ferme la terrasse où nous sommes et nous laisse continuer. Il a compris qu'il fallait laisser la conversation se poursuivre. Et pendant tout ce temps très peu ou rien ne sera échangé sur la traversée elle-même, sur le passage. Avant c'est la nostalgie de l'enfance, après c'est la vie d'adulte, mais pendant, ça reste tabou. Je ne sais même pas s'il est parti par bateau ou par avion. Je sais seulement que ses parents ont eu moins de chance que les miens. Alors qu'ils revenaient quelques temps après l'indépendance dans leur village du Constantinois pour tenter de récupérer leurs affaires laissées derrière eux lors de leur départ précipité, ils trouvèrent des personnes de leur connaissance, des Algériens, en train de se partager leurs restes. Ils n'ont ramené de leur expédition que peu de chose.

Les circonstances de la traversée et les évènements qui l'entourent restent pour chacun une douleur, une profonde blessure. Mais les jeunes adultes que nous étions devenus à notre arrivée en France, étaient tout

occupés à réussir leurs vies. Et cette souffrance on l'a poussé devant nous comme une boule de neige pour ne pas avoir à nous en occuper. Et voilà que des années plus tard la boule a grossi et qu'elle devient un obstacle qu'il faut bien affronter et qui vient parfois vous heurter de plein fouet aux moments les plus inattendus.

Il y a quelques années de ça, un nouveau voisin vient d'arriver dans la maison mitoyenne. Après la période d'observation d'usage, nous finissons par nous rencontrer. C'est un homme petit, jovial, plein d'allant et finalement plutôt sympathique, à peine un peu moins âgé que moi. Il vient de prendre le poste de directeur adjoint dans le nouveau centre commercial qui vient de s'ouvrir au centre-ville. Il parle de son arrivée ici, ville qu'il ne connaissait pas et de son installation. Enfin une conversation entre voisins, rien de grave ni de compromettant. Et puis les rencontres aidant, les conversations « bonjours-bonsoirs » tournent à plus de contenu et nous finissons par nous découvrir l'un et l'autre Pieds-noirs. Nous avons tous les deux « traversé » en 1962. Il est tout surpris de ce hasard qui nous a faits voisins. Ses phrases sont courtes, hachées. L'évocation de cette période lui est difficile, douloureuse. Et puis d'un coup il se lâche, il me raconte tout, pour la première fois me dira-t-il plus tard.

Au tournant de juillet 1962, un soir, son père n'était pas revenu à la ferme. Enlevé. Par on ne sait qui mais en tout cas par des Algériens. L'ambassade et toutes les autorités possibles (enfin celles qui veulent bien) sont alertées. Tout est tenté mais rien n'y fait. La famille se réfugie en France, sans le père. Bien entendu les enfants sont bouleversés et certains gravement perturbés. Ce n'est que vers Noël de cette même année, après six mois d'attente que leur père est libéré et rejoint sa famille avertie par un coup de fil des autorités. Aucun mot, aucune explication, on ne saura rien de ce qui s'est passé et pourquoi cela est arrivé. Du coup ma propre histoire en comparaison n'est qu'un conte de fée. Un des ses frères ne s'en remettra jamais et il est toujours médicalement suivi. Malgré sa réussite, il est marqué à vie par cette histoire familiale qu'il ne peut raconter à personne. Mais aujourd'hui la bonde est lâchée, il se raconte comme jamais. Je ne suis

pas encore un familier et je peux encore passer pour un étranger. Et puis je suis aussi une oreille attentive, j'écoute et ne pose pas de question. Et ce doit être le jour enfin arrivé où tout le poids accumulé pendant ces années se libère.

Jamais par la suite nous ne reparlerons de cette époque. Pudeur ? Souffrance plutôt. Respectée par moi qui pouvait comprendre, et qui ne peut être partagée avec d'autres qui ne sauraient pas. C'était pour lui, pour moi, une rencontre brutale et inattendue avec cette grosse boule de neige que nous poussons continuellement devant nous, espérant comme toujours que cela suffira pour l'éloigner.

Quand je dis que la rencontre avec cette boule peut être inattendue, c'est qu'elle peut prendre tellement de formes différentes et surgir lorsque l'on s'y attend le moins, que l'on n'y est pas du tout préparé, qu'on ne la voit pas venir. Dans ces cas le choc est brutal.

Laissez-moi-vous raconter une autre anecdote. Un matin je faisais mes courses au supermarché, en famille. Tout de suite après l'entrée du magasin, un petit stand qui fait la promotion de café, du café pas comme les autres, meilleur et tout. Moi je passe, tête haute, le genre qui n'a rien vu. Mais ma compagne s'arrête, bonne cliente. Elle écoute, et finalement elle veut goûter. De bonne guerre je m'arrête aussi. Attentive à capter l'attention du chaland, la femme me dit : " goûtez vous aussi, Monsieur, vous verrez, il est extraordinaire". Dès cet instant le café ne m'intéressait plus. Le ton de sa phrase, son intonation, son timbre, tout cela était si subtil mais ne pouvait pas m'échapper à moi. Une sœur !

- Vous avez un drôle d'accent d'où êtes-vous ?

- "Devinez ! "

- "Pied-noir bien sûr ! "

Ma compagne en est tout étonnée. Comment ai-je fait ? Après quelques mots elle me raconte qu'elle est née sur le bateau qui ramenait sa famille en France. Née entre les deux, en pleine mer. Là tout est remonté,

mon propre départ, tous ces gens autour de nous... Et la réflexion qui me vint à cet instant c'est qu'à ce moment là la seule chose qui importait c'était de partir, partir et seulement ça. On n'a pas pris le temps de préparer les bagages, l'essentiel seulement était là. On n'a pris le temps de faire naître les enfants et de laisser reposer les accouchées, partir seulement il n'y avait que ça.

Pendant ce temps en France un ministre parlait à propos de l'exode des Pieds-noirs, des vacanciers d'Algérie qui avaient pris certes un peu d'avance sur les congés, mais rien d'anormal, disait-il. En plus des souffrances propres à l'exil, il nous fallait encore supporter celles du reniement des officiels : « il ne se passait rien, tout était normal et conforme aux accords passés ; l'Algérie était en voie d'apaisement ». Bien sûr qu'ils savaient, ils ne sont pas stupides et aveugles, mais il fallait à tout prix défendre leur action politique fut-ce au prix de la mauvaise foi et du mensonge. Il ne fallait pas tant mettre un terme au problème algérien, il fallait s'en débarrasser quoiqu'il en coûte. Et les Pieds-noirs ont payé là un lourd tribut.

La boule de neige avait frappé fort ce samedi matin et l'histoire de cette femme m'émouvait profondément et faisait remonter en moi toutes ces réflexions. C'est vrai que nous demeurons sensibles sur ce sujet, prêts comme toujours à nous révolter. Cette histoire si simple remuait en moi toutes les circonstances qui ont entouré notre départ et les positions des parties prenantes qui avaient décidé d'ignorer les drames qui se déroulaient devant eux.

Les premiers pas

Narbonne-Plage. Nous y étions maintenant depuis quelques jours. Il y régnait une ambiance un peu ambiguë. D'un côté, Narbonne-Plage c'est une station de villégiature. Tout y prête à la détente et aux loisirs. De l'autre les circonstances qui nous avaient conduits là étaient tragiques, la traversée elle-même mais aussi toute la période qui l'avait précédée avec ses attentats, ses meurtres, sa violence, ses morts, la guerre bref. Et puis les maris, les pères étaient restés derrière nous, là-bas. Bien sûr désormais tout cela était terminé, nous n'allions pas pleurer et nous lamenter toute la journée. Mais je trouvais tout de même un peu indécent le comportement de « starlette » de certaines des compatriotes de notre groupe.

Si cela serait passé inaperçu en d'autres temps, dans les circonstances présentes ce comportement me paraissait hors propos. Mais bon, que chacun soit responsable de sa vie.

Les enfants étaient logés dans les dortoirs de la colonie, tandis que leurs mères en compagnie des plus petits se partageaient les quelques chambres laissées vides des moniteurs et quelques bureaux rapidement aménagés. Ma mère partageait une chambre avec la mère d'un copain de Blida. Grâce à Dieu tout se passait bien entre elles, leurs opinions et leur comportement étaient semblables. Et elles s'entendaient bien pour autant que je m'en souviene.

Le mois de juin avançait et touchait à sa fin. Les écoliers français allaient à leur tour partir en vacances et d'autres enfants étaient prévus d'arriver dans les débuts de juillet en colonie de vacances. Pour eux la vie continuait normalement. Il fallait songer à partir ailleurs même si la pression en ce sens restait modérée. Pierre devait suivre un camp Scout du côté d'Alès avec sa troupe de Constantine (c'est incroyable, mais certains liens

restaient vivants malgré le chaos du départ). D'autre part à Poncin, l'appartement que ma grand-mère maternelle louait au dessus de chez elle allait se libérer. Et elle nous le réservait bien sûr pour notre retour en France, le temps que notre famille se ré-établissee quelque part.

Fin juin donc, nous refaisons nos valises et partons tous ensemble prendre le train à la gare de Narbonne. Pierre nous quitte à la gare pour prendre un train vers Alès avec son sac à dos. Je reste avec ma mère et ma sœur et nos six valises sur le quai et nous prenons plus tard un train en direction de Marseille.

Dans le train, il n'est pas difficile de deviner que nous sommes rapatriés. Des valises et un air pas franchement de vacanciers signent notre appartenance. Pendant que les paysages du Languedoc défilent devant nous avec ses belles couleurs, ses roches calcaires et sa végétation verte et pleine de roseaux le long des cours d'eaux, un homme s'approche de moi et entame ce qu'il voudrait être une conversation :

- Vous êtes rapatriés hein ?!
- Oui, oui murmure-je entre mes dents

Il insiste malgré ma réponse décourageante.

- C'est beau hein ! Ça doit vous rappeler votre pays. Tous ces roseaux... tout ça. Ça doit être dur pour vous... Vous être arrivés depuis longtemps ?

Le paysage défile devant moi. J'ai la tête ailleurs et la beauté des lieux ne m'inspire pas à la mélancolie romantique que l'homme a côte de moi voudrait me prêter. Il m'exaspère ! il m'exaspère. Je ne réponds plus rien ou tout au moins du bout des lèvres et il finit par s'en aller. C'est comme ça que j'ai très tôt découvert le malaise à évoquer cette période.

Nous finissons malgré tout par arriver à Marseille et nous prenons un train pour Lyon. Changement de quai, changement de trains et toujours valises, valises. Je suis quasiment seul pour transférer nos six valises, ma sœur est trop petite et ma mère s'occupe d'elle. Comme mon frère n'est plus

avec nous, c'est à moi que revient cette tâche. C'est éprouvant, mais je finis par les connaître et apprendre à les soulever et les transporter sur de petites distances. Personne ne nous aide. A Marseille nous sommes seuls ce qui jusqu'ici ne nous était pas arrivés.

Arrivée à Lyon. Il y a tout un centre d'aide ouvert pour les rapatriés par la Croix Rouge. Un boy-scout qui participe à l'opération se précipite vers nous, déjà descendus du wagon. Nous devons décidément être facilement reconnaissables.

- Attendez, je vais vous aider.

Et il se précipite sur la première de nos valises. Le pauvre ! Il reste littéralement collé au sol en tentant de la saisir. Il ne devait pas imaginer qu'elle puisse être si lourde. Mais il n'abandonne pas, il s'accroche et finalement c'est moi qui l'encourage ! Son aide est la bienvenue. Voilà enfin de la compassion. On nous accueille, on nous offre à boire, on nous demande où nous allons sans rien nous demander d'autre et surtout sans autre commentaire. Ils nous aideront par la suite à prendre notre dernier train de la journée pour Ambérieux.

Boy-scouts de Lyon laissez moi après toutes ces années vous remercier encore pour votre aide et votre main tendue ! A cette évocation, c'est encore l'émotion qui me déborde !

Ambérieux, nous voici presque au terme de notre voyage. Mon oncle Georges, un des frères de ma mère, vient nous chercher sur le quai. Il a emprunté à la gare une charrette à bras pour transporter nos bagages. Ancien Capitaine de légionnaires, basé à Laghouat dans le sud de l'Algérie, il connaît tout du problème. Il sait. Il ne posera pas de questions stupides. Il est venu pour nous aider.

Je ne me souviens pas comment nous avons tous tenu dans la Simca 1000, nous, mon oncle et les bagages. Je suppose qu'une partie des valises est restée à la consigne à la gare d'Ambérieux et que mon oncle est venu les prendre le lendemain. Mais nous sommes enfin arrivés à Poncin.

Une vie nouvelle commença alors pour moi. Je fis connaissance avec mes grands-parents maternels que je ne connaissais que très peu et avec mon oncle René et ma tante Jeannine qui l'un et l'autre n'étaient guère plus âgés que moi.

Mon oncle René troqua rapidement son statut d'oncle contre celui de camarade de jeux. C'était un passionné de lecture et de musique et il excellait dans la peinture et le dessin. J'appris beaucoup de chose à son contact y compris en politique car il venait de passer son bac philo et les longues discussions avec ses camarades du village ne l'effrayait pas. Mais moi j'avais plutôt l'esprit à la détente et aux vacances qui enfin s'offraient à moi, après cette période dure que nous venions de traverser.

René me prêta sa bicyclette et je faisais avec elle de longues virées dans la campagne et le long de l'Ain. C'était tout à fait nouveau pour moi. Ces tours de vélo étaient enivrants. Il était inimaginable de faire cela dans les campagnes algériennes. Bien que je n'ai jamais eu peur et me soit promené dans toutes les rues de Constantine, il fallait tout de même rester attentif et être sur ses gardes en permanence. Là, au contraire, la liberté primait.

Je faisais connaissance du village et de ses habitants à travers les copains de René. C'était comme l'apprivoisement de l'animal sauvage que j'étais devenu après l'épreuve. Je faisais connaissance avec un visage plus réaliste de la France que celui qui m'avait été donné de voir à Narbonne.

A la fin juillet mon frère nous rejoignit. Mon grand-père Gabriel entreprit de nous apprendre à pêcher. Cela nous donna surtout l'occasion de l'approcher davantage et de le connaître car sa réputation de sauvage grognon était bien établie et nous considérions cet apprentissage comme une grande faveur qu'il nous faisait.

Un petit miracle se produisit peu après. Notre déménagement arrivait ! Après bien des vicissitudes et des recherches, mon père, resté à Constantine, avait pu trouver un cadre et il avait fait mettre nos affaires en conteneur pour les expédier en France. Le côté miraculeux c'est que cela

intervenait relativement vite et surtout à une période où tout le monde tentaient de déménager. Les sociétés de déménagement étaient débordées.

Ce fût un évènement. Couronné de plus par la mise à disposition par mon grand-père pour entreposer nos meubles et cartons, de son atelier dont l'entrée était en principe formellement interdite... et déconseillée !

Mon père nous rejoignit début août. La famille était à nouveau réunie, saine et sauve. Nous nous en sortions pas si mal sur ce plan-là ! Son retour mettait fin définitivement (tout au moins le croyions- nous) à l'épisode Algérien de notre famille.

Il se lança aussitôt dans la recherche des bases de notre nouvelle vie : un nouveau travail pour lui et des écoles pour ses enfants.

Il épluchait tous les matins les petites annonces des journaux nationaux et régionaux pour repérer les offres d'emploi qui paraissait lui convenir. Il écrivait ensuite de sa belle écriture de longues lettres. La recherche, malgré la croissance économique de cette époque, prenait du temps. Il y avait eu tout de même un arrivage massif de candidats, compagnons d'infortune mais aussi concurrents de recherche. Pour augmenter ses chances, il décida qu'il ne chercherait qu'au dessus de Lyon, dans le nord, car disait-il, « il y a moins de concurrence dans ces régions ». Son idée était de nous réinstaller quelque part et puis après nous pourrions « redescendre » vers le sud, rejoindre le gros des autres Pieds-noirs, « au soleil ».

Bon plan, dont on sait ce qu'il en advint : mon père, ses parents, reposent au cimetière du Mans où nous avons fini par atterrir et ma famille y demeure toujours. Mais bon il fallait avoir un projet pour « repartir » et celui-là en valait bien un autre.

Une autre de ses taches administratives fut de réunir les documents pour recevoir l'aide aux rapatriés décidée par le gouvernement. Je le revois encore compter sur la table de la cuisine les billets de sa prime. L'amertume dominait. Il est plus facile de vivre de l'espoir d'un gain que de faire face à la dure réalité de la somme finalement obtenue. « Si au moins c'était pour

nous ! Mais c'est déjà tout dépensé, ça couvre à peine le déménagement ».

Restaient à trouver les écoles. Septembre approchait et il fallait songer à reprendre une vie d'écolier. Cela m'était arrivé de rester en France en vacances jusque vers la fin septembre puisque les cours en Algérie ne reprenaient que le 1^{er} octobre. Avec délices je voyais les petits français partir sac au dos le matin vers leurs écoles et ça me donnait le sentiment d'être différent d'eux. Mais cette fois, fini. Il fallait commencer à adopter les modes de vie d'ici.

Pour Anne-Marie qui avait un peu plus de six ans ce n'était pas trop difficile. Elle irait à l'école communale de Poncin, à deux pas de la maison de ma grand-mère. Pour Pierre mon aîné d'un an qui était dans la même classe que moi ce n'était pas non plus un trop grand problème. Des collègues qui en 1962 pratiquaient l'anglais en première langue et l'Italien en seconde, il n'en manquait pas. Non la difficulté c'était moi : Arabe première langue et Italien en seconde. Un vrai challenge ! L'italien ça pouvait aller mais l'Arabe à cette époque ce n'était pas plus facile à apprendre que le chinois.

Le choix se porta finalement sur le collège privé catholique de Mongré à Villefranche-sur-Saône. Il n'enseignait pas l'Arabe mais tant pis je devais abandonner cette voie et me mettre à l'Anglais. Il me fallait seulement rattraper trois années d'enseignement de cette langue. Mais il n'était rien prévu pour cela et pendant les cours d'Anglais il avait été décidé que je rejoigne la permanence. L'italien deviendrait ma première langue.

Mongré

Mongré. C'est dans ce collège que j'ai passé les trois mois les plus difficiles, les plus abominables, les plus noirs de toute mon existence. J'ai compris que jusque là la vie n'avait été que miel pour moi. J'ai été pendant ce premier trimestre de l'année scolaire 1962-63 confronté au racisme, à la bêtise, au mensonge, à la méchanceté, à la pingrerie et l'avarice, bref à la petitesse des gens et des institutions qu'ils représentent. Voilà, le décor est planté, tout est dit et je pourrais m'arrêter là. Mais bon, je vais vous raconter ça plus en détail et peut-être verrez-vous que je suis encore en dessous de la réalité.

Un dimanche, vers la mi-septembre, mes parents et moi nous nous rendons à Villefranche-sur-Saône pour rejoindre le collège de Mongré en milieu d'après-midi. Pierre nous y a précédés depuis deux jours pour passer des examens d'entrée. Son niveau scolaire n'avait pas été jugé suffisant et la direction du collège avait demandé qu'il passe un examen pour un contrôle de ses connaissances. En ce qui me concerne, je pouvais entrer directement. La direction du collège n'avait rien trouvé à redire à la lecture de mes carnets scolaires : je n'avais jamais quitté la place de premier depuis la sixième.

A notre arrivée, les résultats de l'examen viennent d'être affichés à la porte du collège : Pierre est reçu. Tout le monde est content. Une difficulté de moins ! Pierre qui a eu le temps de lire les résultats nous attend et lui aussi est très satisfait de l'issue heureuse de cette épreuve. Nous allons de nouveau être ensemble et cette fois nous serons pensionnaires tous les deux. Pour une fois, j'aurai un peu d'avance sur lui car je connais déjà cette vie !

Nous sommes reçus et je décharge mes valises pour m'installer au dortoir, non loin de lui. Au passage la direction signale à mes parents que le

Père Supérieur désire les voir et ils nous quittent pour le rejoindre.

Une demi-heure plus tard alors que nous redescendons nous les rencontrons, la mine déconfite et catastrophée. Ils n'acceptent pas Pierre. Mais les résultats de l'examen sont affichés ! Ça ne fait rien, ça ne compte pas, ils ne veulent pas, c'est tout. Ils disent que le niveau en Algérie est bien plus faible qu'ici, que Pierre ne pourra pas suivre. Qu'il a eu de la chance de réussir. Et que même votre second fils Jean aura du mal, vous verrez, malgré ses classements honorables. Ici le niveau scolaire est vraiment plus élevé.

Mes parents sont en colère, je sens mon père humilié ; je suis perdu, Pierre ne dit rien. Il remonte avec moi chercher ses affaires et la voiture repart vers Poncin. Pierre finalement fréquentera le collège public de Poncin qui l'acceptera sans poser de questions.

La vérité se fera jour dans mon esprit petit à petit en recollant les bribes éparées des conversations, des confidences, et la suite des faits au collège de Mongré. Mon père était à ce moment là encore au chômage. On le savait au collège d'autant qu'il n'en faisait pas mystère. Alors déjà une pension à payer ça ne serait pas facile, mais deux ! Alors là, impossible. En tout cas impossible à supporter pour eux, le risque de n'être pas payé ! Nous sommes une école chrétienne et nous pratiquons la charité mais il y a des limites n'est-ce-pas !? Celles de l'hypocrisie en tout cas.

Mon père ressentira durement et jusqu'à la fin de sa vie, cet affront.

La classe débuta le lendemain. Je me sentais seul, isolé, dans un monde nouveau et inconnu. Comme tous les ans j'examinais un à un tous mes camarades de classes et évidemment à les voir juste comme ça, ils étaient tous plus forts que moi, surtout après ce qu'avait dit le Supérieur sur le niveau en Algérie. J'aurais du mal, c'est sûr.

Pendant les heures d'études avant le repas du soir ou le coucher, mon esprit vagabondait sans retenue. Je m'évadais vers les rivages de mon enfance, Rouïba, Alger, Diar-el-Mahçoul, Constantine, tous ces jours et ces années passées là-bas et qui avaient été si heureuses. Je réalisais là combien

jusqu'ici tout n'avait été que bonheur, malgré la guerre et ses horreurs. Et je m'imaginai que plus jamais je ne retrouverais cet état. Cela me plongeait dans une profonde mélancolie. J'avais le sentiment fort que personne ne pouvait me comprendre, ni même imaginer ma tristesse. Je me sentais tellement seul. Mon frère me manquait. Mon père me dira quelques mois avant son décès qu'il ne s'était pas rendu compte de ce désarroi. Il faut dire qu'il avait d'autres soucis et que je ne revenais à la maison que les samedis, toutes les deux semaines

Heureusement il y a deux autres Pieds-noirs dans ma classe. Nous faisons connaissance, leur situation ni celle de leur famille n'est meilleure que la mienne. L'un est originaire d'Oran, l'autre de Bône. Nous nous soutenons mutuellement. Cette rentrée scolaire est pour tous une épreuve : c'est le début de l'insertion en France. Jusqu'ici nous étions en « vacances », maintenant c'est pour de vrai !

Petit à petit je m'insère. Mes camarades de classe prennent de plus en plus l'habitude de me demander des tuyaux pour les devoirs car ils ont bien vu que souvent je suis le seul à répondre aux questions en classe de français ou latin. Et puis les notes des premières copies les confirment dans leur appréciation. Ça les impressionne favorablement !

Les profs sont en général plutôt neutres et ne montrent pas leurs opinions sur les événements récents d'Algérie et les Pieds-noirs. C'est un point positif. En dehors du prof de gym qui me traite de « métèque » à cause de ma peau plus bronzée que celle des autres, et du surveillant général qui malgré une apparente bonhomie ne manquait jamais l'occasion d'ironiser sur nous : « « alors, le Nord-Af on a froid ? ! » ».

Oui le froid venait d'arriver dès la fin octobre. Je découvre les gelées blanches la matin et le froid, le vrai froid, enfin ce que je pensais être le vrai froid. Non pas qu'il ne faisait pas froid en Algérie. A Constantine, il neigeait aussi et le matin je me souviens fort bien que les flaques d'eau avaient été gelées pendant la nuit. Mais à midi tout le monde était en bras de chemise à jouer au foot dans la cour. Ici le froid durait toute la journée et même

plusieurs jours. Évidemment je n'y étais guère préparé et pas vêtu en conséquence. Dans la cour de récréation, j'étais gelé, transis de froid, avec ma veste et mon pull qui pourtant faisaient fort bien l'affaire en Algérie.

Vers la mi-décembre, je reçus une lettre de ma mère. Il fallait me préparer à partir, le samedi suivant. Mon père avait trouvé du travail dans une banque au Mans et nous allions nous y installer. En dehors de la course des « 24 heures » dont j'avais entendu parler, je ne connaissais rien du Mans, pas même où c'était. Mais quel bonheur ! Mon père retrouvait enfin du travail (on pourra estimer, aux standards d'aujourd'hui, que 5 mois de chômage c'est court mais en 1962 c'était une éternité !) et puis j'allais quitter ce collège. Sans regret, sans regret aucun, mais je ne pensais pas qu'il me restait encore à recevoir des coups.

J'annonçais aussitôt cette bonne nouvelle à notre surveillant général (j'ai oublié son nom, il a de la chance). Ah très bien dit-il et la journée continua sans autre incident. Le lendemain, afin de me faire rembourser, suivant les expresses recommandations de ma mère, je rapportai mes livres à l'économat, livres dont beaucoup n'étaient pas encore utilisés en cette fin de premier trimestre. Je fus rabroué sévèrement par l'économiste lui-même « achetés, c'est achetés, c'est tout. Pas de remboursement possible ». Devant mes protestations, il m'indique un coin par terre pour y déposer mes bouquins ; il s'en occupera plus tard. Ce que je fis ; les livres ne furent jamais remboursés.

Le soir, à la veille de mon départ, notre surveillant général, comme tous les soirs prit la parole au dortoir avant d'éteindre la lumière. Normalement il s'agissait de prières, de méditations et d'enseignement sur la morale chrétienne qu'il convenait de suivre. Tous les pensionnaires de collège privé catholique ont du connaître cette pratique.

Ce soir-là, dans le grand dortoir, tous les pensionnaires sont au pied de leur lit et écoutent. Mais la prière prend soudainement un ton différent. Commencée avec les onctuosités habituelles, elle prend la forme d'une diatribe contre moi, et bien que je ne sois jamais désigné nommément, il est

clair pour tous que c'est de moi qu'il s'agit. Tous les camarades me le confirmeront.

« Nous pensons à ces élèves qui nous quittent, sans nous laisser un bon souvenir, trop faibles, bourrés de médicaments, qui n'ont pas une attitude active pour maîtriser leur vie, bref qui sont des mauviettes. Qui se plaignent, qui ne sont pas satisfaits des conditions qu'on leur fait, etc..etc.. ». Il y en a eu pour un quart d'heure comme ça avant que les lumières ne s'éteignent. Tout le monde était outré et moi j'étais profondément blessé.

Tout cela n'était qu'outrance et mensonges. Rien n'était vrai en dehors des médicaments que je prenais en effet chaque jour, ma mère m'ayant montré à un praticien de Bourg-en-Bresse qui me trouvant sans doute un peu faible, me donna une tonne de fortifiants. Mais je pouvais rien faire sauf d'écouter passivement « la prière du soir ». Quelle lâcheté de la part de cet homme ! Que d'attaques faciles. Je ne pouvais pas me défendre : je n'étais qu'adolescent et pensionnaire, et je de toute façon je m'en allais le lendemain. Il n'y avait aucun risque de réponse de ma part ou de celle de mes parents.

Toute sa haine se déversait d'un seul coup. Un Pied-noir, il en tenait un ! Il pouvait se défouler et faire montre de son engagement politique contre ces colonialistes. Il n'était, hélas pour lui, qu'un pauvre combattant de la vingt-cinquième heure, petit et mesquin, qui volait au secours d'une victoire qu'il croyait avoir remportée.

Monsieur le père supérieur, monsieur le surveillant général, monsieur l'économe je vous suggère de demander pardon à mes parents. Et si c'est au delà de vos forces, au moins demandez pardon à votre Dieu pour tous ces manquements aux vertus que vous vous targuer d'enseigner et de suivre : manquements à la parole donnée, manquements aux vertus de charité et de compassion, manquements pour le péché capital d'avarice, manquements à vos devoirs d'enseignant. Vous n'entrerez pas dans son paradis ou alors c'est qu'il n'existe pas !!

Le lendemain samedi, juste avant mon départ pour Poncin, les

résultats du premier trimestre tombèrent : j'étais premier.

Gens de Mongré je vous hais !

La renaissance

A nouveau me voici dans le train, pour Paris et Le Mans cette fois. Avec ma mère, mon frère et ma sœur et même le chat que mon père a ramené avec lui. Même lui est rapatrié ! Mon père est déjà au Mans où il a commencé son travail. Il viendra nous chercher ce soir lorsque nous arriverons.

Je ne me souviens de pas grand chose de ce voyage en dehors de notre arrêt à Paris pour changer de gare. Nous sommes accueillis à la Gare de Lyon par M. Renaudineau, un ami de mon père qui avait vécu à Rouïba dans la même rue que mes grands-parents. Il nous conduit chez lui à Clamart et en conduisant dans Paris, il fait des détours pour nous montrer la Seine, le Louvre, la Chambre des Députés, le panthéon, l'Observatoire.. .Le tout avec force commentaires. C'est un érudit qui connaît Paris comme sa poche.

Le soir à la nuit tombée, il nous ramène à Montparnasse où nous prenons le train pour Le Mans, terme de notre voyage. Mon père, comme prévu nous attend sur le quai et nous rejoignons à pied notre nouvel appartement tout proche.

Le Mans m'apparaît d'emblée comme un style de ville nouveau pour moi, typique de l'Ouest de la France, avec son ciel gris en hiver, ses toits d'ardoise et ses fenêtres aux boiseries claires. L'ambiance est calme et paisible. Tout a l'air de se passer sans bruit. Il y pleut en cette saison une petite pluie fine et interminable, le crachin, que nous ne connaissons pas.

Nous sommes proches des vacances de Noël et je ne reprendrai les cours qu'après celles-ci. En attendant je me rends au Lycée où je suis inscrit et je passe sans difficulté un rapide examen pour confirmer mon inscription, car c'est la règle pour un élève venant du privé. Pierre est inscrit dans un

collège proche de notre domicile et Anne-Marie dans une école primaire catholique à deux pas. Tout le monde est casé. Nous allons pouvoir fêter notre premier Noël en France dans la sérénité et l'espoir de commencer une vie nouvelle.

Mes conditions de vie changent. Je ne suis plus pensionnaire et je rentre chez moi deux fois par jour. Et puis ici l'accueil est différent de celui que j'ai eu à Villefranche-sur-Saône. Au lycée, nous sommes au total une dizaine de rapatriés, nous nous connaissons, mais ne nous fréquentons pas exclusivement. Au contraire, chacun s'insère dans sa classe, sans problème particulier, sans bruit. Nous sommes acceptés, tels que nous sommes. Bien sûr on connaît nos origines mais, cela n'attire ni commentaire, ni rejet, et j'apprécie cette indifférence. Peut-être que le censeur, lui aussi Pied-noir y est pour quelque chose, mais sincèrement je ne crois pas. Notre nombre plus réduit ici dans la Sarthe qu'ailleurs dans le midi et d'autres grandes villes explique plus probablement cette attitude. Nous sommes acceptés par la population parce nous ne sommes pas vus comme des « envahisseurs ». Mon père aura donc eu raison de ne rechercher du travail qu'au Nord de Lyon. Ce n'était pas l'effet recherché mais une heureuse conséquence.

Évidemment tout n'est pas rose en cette première année, faut pas exagérer quand même. Le froid, le froid dont j'avais commencé à faire la connaissance à Villefranche-sur-Saône, confirme son arrivée en cet hiver 1962-63. La Sarthe est gelée au Port, les trottoirs sont couverts de verglas et des -15 à -20 sont fréquents le matin lorsque j'attends le bus pour aller au lycée. J'ai l'impression que mes oreilles vont tomber ! Les rues sont remplies de glace car il n'y a pas de tout-à-l'égout partout et les eaux usées s'écoulent dans les caniveaux. L'armée est appelée en renfort pour dégager les rues dans les quartiers et c'est la première fois que je vois des militaires dans la rue sans arme armés seulement de pioches et de pelles.

Je dois dire que ce froid me désespère car j'imagine que c'est pareil chaque hiver ! Mon père, lui, raconte que c'était pareil dans les Vosges, pendant sa remontée vers l'Allemagne en 1944, depuis les côtes de Provence où il avait débarqué avec le 7ième RTA. Ma mère heureusement

(elle est « française » elle, elle sait) me dit que non c'est une année exceptionnelle et que normalement il ne fait pas si froid. Les années suivantes confirmeront ce point à mon grand soulagement, mais demandez à un Pied-noir de citer une année froide en France, et il vous dira spontanément « 1962 », car ils s'en souviennent tous de cet accueil météorologique.

Du côté du Lycée, je ne suis plus abonné à la place de premier. Le niveau est ici légèrement supérieur à celui que j'avais connu à Constantine, mais rien de dramatique, je suis tout de même bien classé. Tout se passe pour le mieux, sauf en cours d'anglais où il avait été décidé que j'assistais malgré mon handicap de 3 ans. Au premier bavardage (hé oui je m'ennuyais quelque peu au cours !), je me fais exclure définitivement par le prof. La punition était méritée je n'en disconviens pas, mais elle était excessive par son caractère absolu. Ce prof assouvissait là une petite vengeance ! Lui aussi il en tenait un de Pied-noir et on allait bien voir ce qu'il allait en faire. Mon exclusion sonnait pour lui comme une petite victoire sur le colonialisme. La petitesse n'était finalement pas l'apanage du collège de Mongré ! Dans le fond, le seul point positif de ces gens là, c'est qu'ils n'étaient pas vraiment racistes : ils étaient cons avec nous, tout simplement parce qu'ils étaient cons avant (et ils le sont, je le suppose, toujours aujourd'hui). L'anglais je l'apprendrai seul et un séjour professionnel de 3 ans aux États Unis finira mon enseignement.

Mon frère et moi nous nous faisons nos premiers amis. Nos parents nous laissent sortir le soir. C'est une délicieuse nouveauté de sortir seuls le soir, cela ne nous était jamais arrivé en Algérie où la guerre des villes nous faisait tous rentrer bien vite dans nos maisons.

L'année s'écoule et nous atteignons juin. Voilà une année que nous sommes revenus. Notre intégration à la vie de France a commencé. Nous allons commencer à aimer cette ville du Mans, tant et si bien que nous finissons par nous y installer définitivement. J'ai coutume de dire : « Le Mans c'est ma deuxième ville natale ! »

Et après

Voilà c'est la fin de notre arrivée d'Algérie. Il se sera passé près d'une année entre notre traversée et le début d'une vie nouvelle et stable. Nous avons évolués là nous y avons passé le reste de notre adolescence et poursuivi une partie de nos études. Pierre est devenu kinésithérapeute et ma sœur Anne-Marie institutrice. Mon père qui rêvait au début de partir habiter « au soleil » comme il disait est enterré là proche de ses parents qui avaient fini par nous rejoindre. Ma mère s'est mise à travailler.

Moi je suis devenu ingénieur-géologue, à la suite d'une rencontre fortuite avec un caillou bizarre sur les pentes calcaires qui entouraient le monument aux morts à Constantine. Et me voilà maintenant près de la retraite. Je me rends compte que j'ai passé bien plus de temps en France qu'en Algérie et pourtant c'est bien ce dernier pays, celui de mon enfance qui continue à me hanter, à m'obséder. Je ne crois pas qu'il se soit passé une seule journée depuis que je suis revenu, sans que je n'ai pensé à l'Algérie : Rouïba, Bab-el-Oued, Diar-el-Mahçoul, Alger ou Constantine et quelquefois la traversée elle-même. Oui mes souvenirs d'enfance en Algérie continuent à me visiter chaque jour. C'est bien ainsi, je n'en souffre pas.

Je me demande néanmoins souvent si cela est bien normal ? Suis-je différents des autres ? Les autres hommes sont-ils eux aussi obsédés par leur enfance. Je ne sais pas et ne peux répondre à cette question. Je ne le saurai jamais. Je ne peux me mettre dans la peau de quelqu'un qui na pas vécu notre expérience. C'est juste impossible.

Bien sûr tout le monde a eu une enfance et la plupart des gens s'en souviennent. Ces souvenirs sont présents et pour beaucoup il est possible de retourner voir les lieux de cette enfance : maison, école, quartier, rues ou village.

Mais justement. J'ai vu beaucoup de gens proches n'accorder que peu d'importance à cette nostalgie du souvenir et des lieux. J'en ai vu passer pas très loin de leur école primaire et ne jamais faire le détour pour passer la voir. Alors que pour nous ce souvenir tourne à l'obsession car ces lieux qui pourraient supporter et renforcer nos souvenirs, n'existent plus. Notre pays est perdu à jamais. On peut certes y retourner (je l'ai fait), mais ce voyage de retour nous montre à l'évidence que les lieux de notre enfance ont désormais radicalement changés, nous ne sommes plus dans notre pays, malgré l'accueil chaleureux des anciens amis ou voisins.

De là vient je pense notre obsession. Notre obsession et nos efforts incessants, le plus souvent inconscient, pour retrouver cette enfance perdue, ses parfums, son ambiance. Cette enfance n'existe plus que dans les souvenirs, les livres, les images. Rien d'étonnant à ce que Pierre ait commencé il y quelques années une collection de livres anciens sur l'Algérie et que moi-même je me sois lancé dans celle des cartes postales, spécialement celles des années 50. Ces collections, c'est la recherche du pays perdu, du paradis de l'enfance.

Cette nostalgie « d'avant » la traversée laisse en général une pointe d'amertume dans notre mémoire. Une amertume comme une vieille cicatrice que l'on se plait à caresser, mais qui ne fait pas souffrir. Mais pas question pour autant d'en parler.

Des regrets s'expriment bien sûr. Mais des regrets non pas tant pour avoir perdu notre enfance que pour les circonstances qui ont présidé à cette perte brutale, ressentie comme une punition injuste et imméritée. C'est ça le grand secret des Pieds-noirs : la traversée, dont ils haïssent de parler et qui demeure à jamais traumatisante, enfouie dans leur mémoire sous des souvenirs plus plaisants, mais qui de temps à autre resurgit des profondeurs de leur cerveau, à la faveur d'un évènement fortuit, comme une boule de neige poussée inlassablement loin devant.

Tout cela n'empêche pas qu'avec le temps nous nous « acclimations » et ce bien que pour beaucoup d'entre nous, nous n'ayons pas de vrai ancrage

en France. Cette « intégration » dans ce nouveau monde qu'est la France n'est cependant jamais terminée. C'est comme une courbe qui se rapproche sans cesse de son asymptote : elle s'en approche, elle s'en approche, mais jamais elle ne l'atteint. De temps en temps nous avons encore quelques réminiscences qui nous rappellent d'où nous venons.

Il y a quelques années j'étais dans le RER à Paris. En descendant à une station, un voyageur oublie un sac qui est resté sous le siège. Mon angoisse est subitement montée et malgré tous mes raisonnements rationnels, je suis descendu à la station suivante pour m'échapper. Le terrorisme nous connaissons et encore aujourd'hui les souvenirs et les réflexes de la Guerre d'Algérie prennent le pas lorsque les circonstances me ramènent à cette période.

Encore maintenant je ne supporte pas que mes familiers soient en retard le soir pour rentrer à la maison. C'est vrai que beaucoup de parents sont comme ça et sur ce point je ne suis pas différent des autres. Mais lorsque l'attente se prolonge c'est l'image de ma propre attente de l'arrivée de notre père pendant la bataille d'Alger qui me revient. Pierre et moi étions assis dans notre chambre sur une table ronde à faire nos devoirs. Sept heures du soir passaient et notre père n'était toujours pas rentré. Ma mère devenait nerveuse et tentait de ne pas le montrer à ses enfants. Le silence se faisait peu à peu dans la maison. On entendait seulement le gros réveil égrener son tic-tac. Seul le pas de mon père montant les escaliers de l'immeuble libérait cette insupportable tension. Cette image terrible est gravée dans ma mémoire et elle remonte inmanquablement si les circonstances se mettent à y ressembler.

De temps à autre aussi, il nous arrive encore aujourd'hui de subir des vexations ou des attaques, souvent par des anciens de notre âge qui n'ont pas encore tout compris et tout digéré. Mais nous n'y sommes peut-être plus aussi sensibles, la peau a repoussé sur notre chair d'écorchés, et puis on a appris à répondre.

Notre apaisement vient du temps qui passe et panse les plaies, mais

aussi du fait que nous sommes mieux compris, en tout cas par de nombreux français jeunes ou vieux. Beaucoup savent nos souffrances cachées et notre immense et inconsolable chagrin. Une image plus réaliste des Pieds-noirs se fait peu à peu jour, image bien différente de celle habituellement véhiculée, image de Pieds-noirs d'opérette bien montrée en particulier par certaines pub de télévision : le « c'est bon comme là-bas » ou bien « elles sont pas bonnes mes boulettes (les dernières sont diététiques, à ce qu'ils voudraient qu'on croie)», le couscous la tchatche et tout ça.

Il se passera encore du temps avant que ne soit pleinement reconnu notre souffrance. Il est temps de faire place à l'Histoire et de cesser les polémiques. Il ne s'agit pas d'argumenter sur des décisions que personne ne remet en cause aujourd'hui, mais de reconnaître l'injustice qui nous a été faite par la France et les Français. Oui je souhaite que les Français, enfin ceux de l'époque, se sentent responsables des décisions qu'ils ont contribué à faire prendre et en assument les conséquences. On ne leur demande rien d'autre, nous les Pieds-noirs qui avons traversé.

